lère, qu'un certain nombre de gens pareils à ceux-là se trouvaient aussi dans le camp impérial, où on les tolérait parce qu'on croyait à tort qu'ils pouvaient rendre d'utiles services.

L'élément étranger, parmi les républicains, avait aussi son importance. Nos ennemis, qui reprochaient à tous moments à l'Empire de se servir de mercenaires du dehors, avaient, eux aussi, dans leurs rangs un grand nombre d'auxiliaires qui, à part quelques hommes de distinction et de mérite, comme le colonel Carlos de Gagern, ne leur faisaient guère honneur.

C'étaient pour la plupart d'anciens déserteurs de l'armée française et des légions étrangères que les républicains traitaient avec beaucoup d'égards. Il y avait quelques Américains, mais en petit nombre, parce que les dollars n'abondaient point dans les caisses républicaines.

Beaucoup d'armes et d'objets d'équipement provenaient des États-Unis ; mais ils avaient été payés très-cher et non envoyés gratuitement, comme on l'a dit souvent en Europe, car les Américains du Nord sont gens trop positifs pour donner quoi que ce soit à des amis ou à des alliés, sans recevoir en retour des espèces sonnantes ou de sérieuses garanties de paiement

## IV

**Le camp républicain. — Progrès de nos adversaires dans l'art militaire.**

L'effectif des troupes républicaines s'élevait alors à 15 ou 16 mille hommes, — le double du nôtre, — et était grossi chaque jour par de nouveaux renforts. Vers la fin du siége, cet effectif s'élevait à 32 mille hommes, avec une centaine de pièces d'artillerie. Il était divisé en contingents d'États, car les républicains ont adopté le système fédératif des Américains du Nord.

Leur organisation était, comme on le sait, des plus médiocres. Leurs bataillons, crées à la hâte et, par suite, assez faibles, étaient en outre décimés par la désertion.

Mais ils réparaient incessamment leurs pertes par des levées forcées dans l'intérieur, et des réquisitions d'armes, de chevaux, d'objets d'équipe-

ment et d'armement. Beaucoup de leurs soldats étaient à moitié nus, mais cependant on voyait qu'ils n'affectaient plus ce dédain d'autrefois pour les insignes militaires et qu'ils recherchaient, au contraire, l'uniformité de la tenue.

Leur cavalerie n'imposait que par le nombre. Quelques escadrons étaient bien armés, et dans les bandes de partisans on comptait bon nombre de hardis guerilleros.

Ce n'était pas seulement une haine mortelle, mais encore un profond mépris que nous inspiraient les républicains ; pour nous, ils n'étaient en définitive que des insurgés cherchant à renverser encore une fois le gouvernement existant.

Ce mépris était-il complétement justifié ?

Non.

Nous n'étions plus ces soldats d'une autre époque, bien recrutés, bien organisés, bien considérés, et dont la présence seule mettait en fuite des forces d'insurgés cent fois supérieures en nombre. L'armée impériale se ressentait trop de deux causes principales de désorganisation : la première était l'affaiblissement produit chez elle par les changements de gouvernements, et surtout par le triomphe de la révolution d'Ayutla.

Lorsqu'une des dernières insurrections était



victorieuse, c'est-à-dire, selon le langage des républicains, devenait une glorieuse Révolution, qui devait tirer la société de l'abîme où l'avait plongée une odieuse tyrannie, une des premières mesures du pouvoir nouveau qui s'installait, était de donner quelques satisfactions à ses partisans.

Pour cela, il amoindrissait ou licenciait l'armée, pour la punir de la résistance qu'elle venait d'opposer aux révolutionnaires.

Ceux-ci étaient donc contentés pour un moment; mais bientôt le nouveau pouvoir se trouvait menacé à son tour par la réaction ; il voyait une partie de ses anciens alliés, qui n'avait pas eu une part assez grande à la curée, se tourner contre lui, et, pour le renverser, les prétextes ne manquaient jamais.

Alors, instinctivement, on réorganisait l'armée pour faire face à une nouvelle révolte; mais, naturellement, cette réorganisation, à la faveur de laquelle s'introduisaient dans les cadres des éléments improvisés, était plus imparfaite que la première. Voilà la première cause de notre dégénérescence.

Nous avons déjà fait connaître la seconde : la négligence de l'Empire à organiser des troupes

nationales, comptant trop sur l'appui des troupes étrangères.

De leur côté les républicains n'étaient plus ces masses d'insurgés, comme on en voit partout, qui apparaissent à certaines époques, menaçant de tout submerger, mais que de bonnes troupes énergiquement commandés dispersent facilement. Ce n'étaient plus ces masses incohérentes de révoltés commandés par le curé Hidalgo, ni ces bandes indisciplinées qui se levèrent pour soutenir le plan révolutionnaire d'Ayutla, et dans lesquelles tous les gens déclassés, ruinés, trouvaient un refuge et des emplois, et pouvaient jouer au soldat, mais certains d'avance d'être battus avant de livrer une action aux troupes du gouvernement. Les temps avaient bien changé.

Lorsque Pierre le Grand vit sa nombreuse armée, sans instruction militaire, mise en déroute à Narva par son rival Charles XII et quelques milliers de Suédois bien disciplinés, ce grand homme comprit la cause de ses revers et le moyen de les réparer. A cette occasion, il prononça ces paroles mémorables :

« A force de nous battre, les Suédois nous apprendront à les vaincre ! »

Ce mot pourrait s'appliquer à nous : à force de



battre les républicains, nous leur apprîmes à nous vaincre.

Une guerre continuelle leur avait donné l'expérience. Les officiers de l'armée entrés dans leurs rangs leur avaient communiqué quelque instruction et quelque discipline, choses inconnues parmi eux, dans les premiers temps de la Révolution. Une longue lutte avec l'armée française les avait aguerris. La défense de Puebla surtout avait formé un certain nombre de chefs. Beaucoup de leurs officiers, jeunes gens aux aspirations sans issues, étudiants paresseux, médecins sans malades, avocats sans causes, tous ambitieux, se grisaient de leur propre enthousiasme, et montraient une intelligence, une audace et un fanatisme qui certes ne valaient ni l'instruction militaire, ni la force multipliée que donnent la discipline, ni l'esprit de corps ou le point d'honneur, mais qui y suppléent quelquefois.

Ils avaient conscience de leurs progrès et de notre dégénérescence. Ce n'étaient plus des Français qu'ils avaient devant eux, mais des traîtres (*traidores*) qu'ils craignaient peu, parce que ces derniers ne possédaient ni la savante instruction, ni la parfaite organisation, ni les ressources prodigieuses des troupes françaises, de-

vant lesquelles les républicains se seraient bien gardés de se présenter. Aussi, nous attaquèrent-ils avec un aplomb qui étonna tout le monde. La manière dont ils furent reçus leur prouva qu'ils s'étaient trompés, sinon complétement, du moins en partie.

Leur haine pour nous était plus grande encore que celle que nous avions pour eux. Ils se promettaient de nous traiter sans merci, et de nous faire payer en même temps pour nos alliés les Français qu'ils ne pouvaient plus atteindre.

---

## V

### Escarmouches. — Les chasseurs Franco-Mexicains.

Quelques escarmouches sans grande importance eurent lieu.

Le 12, on envoya une reconnaissance sur la route de San-Luis avec ordre d'enlever, s'il était possible, la barrière de l'octroi et l'église de San-Pablo. Le général Castillo fut chargé de cette attaque avec une partie de sa division. Il la conduisit vigoureusement et en atteignit le but, qui était de reconnaître si l'ennemi se massait de ce côté, comme on le soupçonnait.

Les chasseurs franco-mexicains se firent admirer dans cette occasion. Ils pénétrèrent dans la cour de Garita, grand bâtiment servant d'octroi, qu'ils enlevèrent à l'ennemi. — Leur commandant,